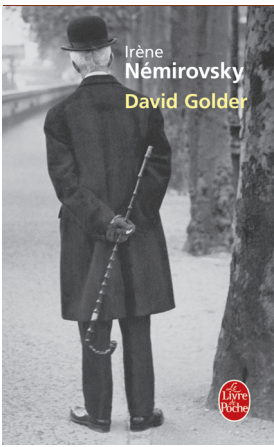


Fiche pédagogique :

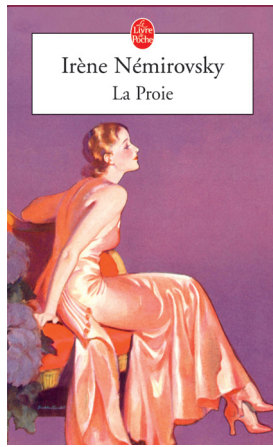
Irène NÉMIROVSKY



Irène NÉMIROVSKY

David Golder

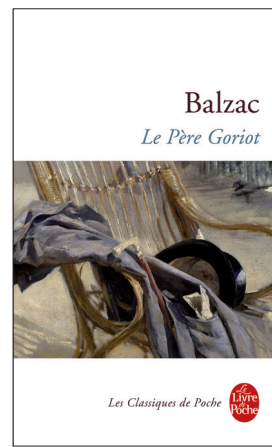
Le Livre de Poche n° 2372,
192 pages



Irène NÉMIROVSKY

La Proie

Le Livre de Poche n° 30620,
224 pages



Honoré de BALZAC

Le Père Goriot

Édition présentée
et annotée par Stéphane Vachon.
Le Livre de Poche n° 757,
448 pages

Irène Némirovsky a remporté à titre posthume le prix Renaudot 2004 avec *Suite française*. Depuis, les rééditions de ses œuvres se succèdent.

Elle est née en 1903 à Kiev, au sein d'une famille juive appartenant au milieu de la haute finance. Son père Léon est un des banquiers les plus riches de Russie, ce qui lui vaut d'être de l'entourage du tsar Nicolas II. La jeune fille bénéficie naturellement d'une éducation raffinée et maîtrise très tôt le français. Elle quittera le pays après la mise à prix de la tête de son père par les révolutionnaires. Ils passeront en Finlande déguisés en paysans, fuiront ensuite en Suède et s'installeront finalement en France en 1919. Le père a tôt fait de reconstituer sa fortune, permettant à sa famille de reprendre son train de vie passé, ponctué par des réceptions, des bals... Parallèlement à cette vie fastueuse, Irène Némirovsky poursuit des études de littérature et envoie des nouvelles à plusieurs magazines. *Le Malentendu*, son premier roman, paraît en 1923. Elle ne rencontrera le succès que six ans plus tard avec *David Golder*, salué par la critique, rapidement adapté au théâtre et au cinéma. Ses romans et ses nouvelles paraissent à un rythme soutenu pendant la décennie suivante, parmi eux *La Proie* en 1938. Elle refusera à plusieurs reprises de quitter la France avant et après l'invasion allemande, si bien qu'elle sera arrêtée en juillet 1942 pour être déportée à Auschwitz où elle mourra le 17 août.

Ces deux courts romans conviennent par leur construction simple et aisément identifiable à l'étude du « Récit » au programme des classes de Seconde, *La Proie* les initiant en outre aux thématiques du roman d'apprentissage. Cependant, leur lecture conjointe prend tout son sens dans le cadre de l'objet d'étude de Première : « Vision de l'homme et du monde » ; la peinture du milieu financier des années 1920 ébauchée dans *David Golder* fait pendant à celle du milieu populaire des années 1930 sinistré par le krach et à celle de la sphère politique renaissante. Tous deux décrivent les ravages de l'argent et du pouvoir sur les relations humaines.

Un parallèle avec *Le Père Goriot* de Balzac permet de comparer deux figures d'ambitieux et de pères dévoués, tout en apportant des éléments supplémentaires à la vision de la société.

Textes à exploiter en classe et questions de préparation

Il ne s'agit bien entendu que d'une proposition pour appréhender la structure des romans et leurs thèmes centraux. Il est préférable que les élèves aient lu les romans avant d'en commencer l'étude.

Préparation 1 Demander aux élèves d'établir la fiche biographique de Némirovsky et de relire les incipit des deux romans.

Séance 1 : chapitre premier de *David Golder* et de *La Proie*

Un incipit *in medias res* et un autre prenant place dans la maison que le protagoniste vient de quitter physiquement et symboliquement. Présentation des protagonistes en action et à travers le regard d'autres personnages.

Préparation 2 Demander aux élèves :

- de compléter progressivement les schémas narratifs ;
- de tenir un recueil de citations sur les thèmes clefs (pour *David Golder* : argent, devoir, mort... ; pour *La Proie* : ambition, amour, pouvoir...);
- de relire *La Proie* jusqu'au chapitre 5 et *David Golder* jusqu'au chapitre 11 inclus.

Séance 2 : chapitres 4 et 5 de *La Proie*, chapitre 11 de *David Golder*

Dans *David Golder*, Joyce est un pur produit de son milieu, comme Jean-Luc. Par ailleurs, l'extrait de *La Proie* est une étape fondamentale de la vie de Jean-Luc : la trahison d'Édith lui dessille les yeux. Il est maintenant prêt à conquérir une société qu'il lit de manière si pessimiste. Le parallèle Jean-Luc/Rastignac pourrait être judicieusement exploité ici, comme la synthèse sur la société.

Préparation 3 Schéma narratif de *La Proie* : Jean-Luc se sert d'Édith comme tremplin pour arriver, décès de Laurent Daguerne, rage d'Abel Sarlat, mariage. Relecture jusqu'au chapitre 12 inclus.

Séance 3 : chapitre 12 de *La Proie*

Jean-Luc voit les coulisses du pouvoir politique dans le salon des Sarlat à Liré et la toute-puissance des « relations », celles-là mêmes qui le maintiennent encore à bonne distance du succès. Étudier les différents rythmes de récit à l'œuvre dans ce passage (résumés, scènes) et leurs valeurs.

Préparation 4 Relecture, recueil de citations et schéma narratif de *La Proie* jusqu'au premier chapitre de la deuxième partie. Mort de Sarlat, retour à la situation économique de départ, manigances de Cottu, alliance avec Langon, « l'homme authentique caché derrière le personnage », la victoire.

Séance 4 : chapitre 1 de la deuxième partie de *La Proie*

Thème du cycle de l'ambition avec José, avide de liberté et de réussite sociale. Regards différents sur la réussite parmi les Daguerne.

Préparation 5 Retour à *David Golder*, relecture des chapitres 11 à 19 inclus. Même travail que pour *La Proie*, avec une attention particulière à la peur de la mort instillée par le silence du docteur Ghédalia, domptée par la vitalité de Joyce, et à la vitesse du récit.

Séance 5 : chapitre 19 de *David Golder*

La confrontation entre Gloria et son mari concentre les données principales de tout le roman : l'argent comme drogue et ferment de haine et de méfiance, profonde corruption des êtres dont les répliques mêlent mensonge éhonté et sincérité profonde, peur de la mort, amour insensé d'un père pour sa fille. Mettre en rapport la durée du récit et celle de l'histoire, et comparer avec les chapitres précédents.

Préparation 6 Relecture de *La Proie* jusqu'au chapitre 12 inclus, recueil, schéma narratif... Lucidité de Jean-Luc sur sa situation, entrée de Marie Bellanger dans sa vie, son importance croissante, divorce avec Édith, jugé opportun. Effacement progressif de l'ambition. Été serein aux côtés de Marie.

Séance 6 : chapitre 11 et 12 de la deuxième partie de *La Proie*

Deuxième étape du cycle : Jean-Luc vit avec le départ de Marie une variation du chapitre 4 de la première partie, tandis que le désespoir du chapitre suivant répond à la volonté froide exprimée dans le chapitre 5.

Préparation 7 Relecture de *David Golder* jusqu'au chapitre 26 inclus. Arrêt de l'activité, retrait des affaires, séparation définitive avec Gloria, discussions avec le vieux juif Soifer, nostalgie et offre de Tübingen.

Séance 7 : chapitre 26 de *David Golder*

Le passage permet de caractériser l'amour de Golder pour sa fille. L'idée de la souffrance et du sacrifice de son père n'effleure même pas celle-ci. L'extrait permet d'introduire le parallèle Golder/père Goriot.

Préparation 8 Relecture des deux romans jusqu'à leur explicit. Succès des négociations de Golder, retour à la ville d'où il est parti, rencontre du jeune juif, métaphore du bateau et de la tempête représentant la vie de Golder et mort ; par ailleurs, angoisse de Jean-Luc, retrait de la politique, solitude et suicide.

Séance 8 : derniers chapitres de *David Golder* et de *La Proie*

Interprétation des deux morts, fin du cycle pour les deux personnages. Étudier les statuts du jeune juif et de José. Qu'ont-ils à espérer de l'avenir ?

Structure narrative et structure actancielle

David Golder

Les faits s'étalent de septembre 1926 à août 1927. Une structure tripartite axée sur l'activité et la retraite de Golder [activité/retraite/activité] se repère aisément.

Schéma narratif

- **Situation initiale : une victoire amère (chap. 1 à 11)**

Golder a déjoué les pièges de son vieil associé Marcus et met un terme à leur partenariat. Il savoure sa victoire dans son appartement parisien. Les projets se succèdent dans sa tête. Il est conscient de son âge, sent bien que son corps s'affaiblit, mais ne prévoit pas pour autant de ralentir son activité. Il promène avec lui une photo de sa fille. L'appartement parisien symbolise le gaspillage de sa fortune par sa femme (voir les deux premiers chapitres).

Les neuf chapitres suivants, correspondant à une durée de quelques jours, préparent la crise cardiaque du chapitre 12. Le suicide et l'enterrement de Marcus puis le malaise dans le train font naître chez Golder la peur de la mort, tandis que les quatre chapitres prenant place dans sa propriété de Biarritz achèvent la présentation des personnages (son épouse Gloria, sa fille Joyce à qui il ne peut rien refuser, Hoyos, et la cour de parasites entretenus) et soulignent tant la lucidité du financier sur son entourage que sa lassitude (« Mais à mesure qu'il devenait plus vieux et malade, il se fatiguait davantage des gens, de leur tumulte, de sa famille et de la vie », p. 42). Il ne trouve le repos nulle part.

- **Élément perturbateur : l'effondrement au casino (chap. 12)**

Joyce le conduit sans qu'il ne le remarque au casino, pour qu'il lui donne de l'argent : elle sait qu'il ne résistera pas. Au terme d'une nuit de jeu mouvementée, il remporte 50 000 francs, mais épuisé, s'effondre.

- **Péripéties : convalescence et hésitations, retrait des affaires (chap. 13 à 24)**

Ces péripéties conduisent paradoxalement à une suspension de l'action, qui durera un peu plus de six mois. Dans un premier temps, Golder, interné dans la clinique de Ghédalia, réalise rapidement que celui-ci lui cache son véritable état de santé. Il envisage de faire venir le médecin Weber pour être fixé quand la visite de Joyce lui rappelle qu'il faut « travailler et travailler encore » (p. 89). Il reprend son affaire avec une vigilance accrue, tance le directeur de la Golmar pour ses largesses, et surtout refuse de l'argent à sa fille. À la fin septembre, Gloria vient lui réclamer des assurances financières : elle craint terriblement de perdre sa source de revenus. Il la repousse avec vigueur, affirme que Joyce héritera de sa fortune. Sous le coup de la colère, elle lui révèle son mal, se moque de sa peur, et lui apprend que Joyce n'est pas sa fille. Quelques jours plus tard, « la débâcle de David Golder, en Bourse, avait passé » (p. 126 ; chap. 13 à 20).

Ensuite, Golder se retire dans l'appartement parisien, que Gloria a pris soin de vider de tous ses meubles. Elle vient le narguer une dernière fois ; leur relation s'achève ainsi. Le financier vit au ralenti pendant six mois, joue aux cartes avec le vieux juif Soifer, un homme d'affaires à la retraite, avare sans pareil. Il n'éprouve de la nostalgie qu'une seule fois, pendant un repas dans un restaurant juif de la rue des Rosiers. Là, il se souvient de ses débuts, et une jeune fille lui évoque Joyce. Celle-ci était partie avec son amant, en automne, et déjà elle manquait d'argent. Tôt ou tard, elle viendra lui en réclamer.

- **Élément réparateur : la proposition de Tübingen, le retour de Joyce, la reprise des affaires (chap. 25 et 26)**

Golder refuse d'abord, car contrairement à l'Allemand pétri de protestantisme, il n'a aucune raison de continuer. Mais sa résolution vacille quand Joyce lui apprend son prochain mariage avec Fischl. Il accepte l'offre de Tübingen, qui lui permet de voir sa fille à ses genoux, proche de lui, une dernière fois.

- **Situation finale :** négociation réussie, retour inopiné aux origines, mort (chap. 27 à 30). Golder décroche le contrat dans les termes désirés après plus de quatre mois d'âpres négociations à Moscou. Il se déplace jusqu'à un obscur port du sud de la Russie, qui n'est autre que celui d'où il a pris son départ il y a cinquante ans. Une dernière crise l'atteint durant le voyage de retour. Il fait la connaissance du jeune juif, habitué de la même ambition que lui dans sa jeunesse. Le récit se clôt sur une boucle.

Schéma actanciel

- **Sujet :** Golder.
- **Objet :** il le formule cyniquement à plusieurs reprises : « crever pour qu'elles s'enrichissent », « travailler et encore travailler », « paie, paie, du matin jusqu'au soir », « faire de l'argent pour les autres et puis crever ». Le protestant Tübingen aura le mot exact : « C'est la loi. » Mais Golder est juif, et pour lui ce décret divin a quelque chose d'une malédiction. Golder y renonce entre les chapitres 20 et 24, soit pendant six mois, avant de se rendre. Il accepte pleinement son destin, écrit depuis qu'il a choisi de faire fortune, en choisissant pour qui il se sacrifie.
- **Adjuvants/opposants :** les catégories se confondent dans *David Golder*. Gloria, Joyce et la cour de Biarritz sont adjuvants dans la mesure où ils incitent Golder à poursuivre ses activités – avec une mention spéciale pour Joyce qui ranime sa volonté par deux fois, aux chapitres 15 et 25 – et opposants en ne lui montrant que trop bien leur indifférence, voire leur haine à son égard. Alors, le seul véritable adjuvant serait Tübingen, qui affiche une volonté intacte malgré ses 76 ans, et les opposants seraient les Russes du chapitre 27. Cela dit, il est juste de considérer que Golder lui-même est son principal adjuvant/opposant. Dans ce cas, seules ses réactions aux événements comptent.
- **Émetteur :** le récit est pris en charge par un narrateur omniscient. Golder devient l'émetteur à l'avant-dernier chapitre, quand il se désigne au juif comme le résultat de l'ambition (« Regarde-moi bien. Tu crois que ça vaut la peine? », p 185).
- **Destinataires :** le jeune juif et Joyce, dans la mesure où elle reçoit les fruits du dernier travail de son père. Mais jamais elle ne comprendra son geste.

L'action s'étend sur huit ans, de l'automne 1932 à la fin mars 1940. Le roman publié en 1938 ne prévoyait évidemment pas la guerre. La structure en chapitres est encore plus rigoureuse que dans *David Golder*. Chaque partie en contient vingt. La première amorce un mouvement ascendant qui culminera avec le succès de Langon au dernier chapitre, pour redescendre au cours de la deuxième partie et conduire Daguerne au suicide. Une déception amoureuse lui a fait prendre le chemin du pouvoir, une autre, consécutive à la déception de son ambition, le mènera à sa perte.

Schéma narratif

- **Situation initiale : une vie difficile mais heureuse (chap. 1 à 3)**

Le roman s'ouvre sur la sinistre maison familiale des Daguerne au Vésinet, symbole du calme et de l'absence de volonté que Jean-Luc déteste tant. Le jeune homme de vingt-trois ans vit à Paris de petits métiers ingrats. Mais il est heureux de retrouver chaque soir son ami Serge Dourdan et surtout Édith, qu'il aime et dont il se croit aimé. Il se soucie peu de savoir que son père est le grand financier Abel Sarlat. Dans un an, il se voit marié et prêt à bâtir un foyer sur « l'effort et un dévouement réciproque mais égal » (p. 24). Fort de ses idées et de sa situation, il croit déjà s'être différencié de ces milliers de « garçons démunis de tout, mais rêvant de saisir à pleines mains le monde ».

- **Élément perturbateur : la trahison d'Édith Sarlat (chap. 4 et 5)**

Un an plus tard, Jean-Luc a perdu de sa superbe. Il attend anxieusement un appel d'Édith dans la salle enfumée d'un café parisien. Dourdan a appris par son amante Marie Bellanger les fiançailles prochaines d'Édith avec le riche Bolchère, ce qui explique pourquoi celle-ci ignore Jean-Luc depuis une semaine. D'abord sceptique, il est rapidement convaincu de la rumeur. Il passe de l'abattement à la ferme résolution de se servir d'Édith pour parvenir : « me servir de ça, c'est tout ce que ça mérite », et méprise l'amour comme la pire des faiblesses.

- **Péripéties : ascension et déclin (II^e partie, chap. 6 à 18)**

C'est la période la plus longue du roman, autant en nombre de chapitres (trente-deux) qu'en durée de l'histoire (un peu plus de six ans). On peut distinguer les étapes suivantes :

- *Daguerne tente de s'introduire dans le monde en entrant dans la famille Sarlat.*

Jean-Luc conquiert virilement Édith et fréquente pendant deux mois la maison parisienne des Sarlat. Il y croise le ministre Calixte Langon, son opposant Lesourd, ainsi que leurs alliés, mais sent qu'il ne pourra entrer dans « les affaires sérieuses, le véritable trafic d'argent et de pouvoir » (p. 47). Édith se sait utilisée mais succombe au plaisir, Jean-Luc en profite pour la mettre enceinte. La lettre d'Abel Sarlat qu'il reçoit au début du mois de mai 1934 au Vésinet confirme la réussite de son plan. Son père lui conseille de prendre garde à l'ambition et au calcul, ces « passions d'homme mûr ». Jean-Luc ne l'écoute pas, et prend, heureux, le train pour Paris (chap. 6 à 10).

Le jeune homme est déçu par Abel Sarlat : ce dernier possède bien « une capacité étonnante de calme », mais manque de prestance. Acculé, il ne peut qu'accepter le mariage, mais promet à Jean-Luc de tout faire pour le rompre avant la naissance de l'enfant. Il assure un minimum financier au jeune couple, qui vivra entre le Vésinet et la propriété des Sarlat à Liré du mariage début juin à l'accouchement en septembre. Jean-Luc confie à Dourdan que son mariage l'inquiète, et de fait, il est toujours exclu du monde des décideurs, car tous les hôtes de Sarlat le craignent (chap. 11 et 12).

Abel Sarlat se suicide opportunément le jour de la naissance de son petit-fils, rattrapé par des dettes, et Jean-Luc voit son avenir s'assombrir au moment où Cottu, un des habitués du salon de Sarlat, lui propose un marché. Il voit derrière l'offre alléchante une attaque contre Langon, compromis par le « scandale Sarlat ». Après avoir pesé le pour et contre, demandé conseil à Dourdan, dont il ignore au passage la détresse (« il avait besoin de ses forces et de son courage pour lui, pour lui seul », p. 98), il décide d'aider Langon (chap. 13 à 16)

· *Daguerne parvient à ses fins grâce à Langon.*

Celui-ci en fait rapidement son secrétaire, et le charge de débaucher des soutiens nombreux. Du coup, le jeune homme délaisse sa famille, qui peine à survivre avec son faible salaire. Il envoie Édith à l'hôpital et s'occupe rapidement de son fils malade. Il se rend compte à quel point ils lui sont indifférents ; ce constat « étouffe en lui les derniers mouvements de la jeunesse ». En contrepartie, il se découvre une passion pour l'intrigue, ce jeu « où les pions sont des hommes vivants, où il faut se servir de leurs faiblesses, de leurs vanités... » (p. 115), et devient bientôt l'homme de confiance de son employeur, qu'il a l'avantage d'avoir vu dans le dénuement : il dira plus tard qu'il a bien appris à connaître les hommes à ses côtés (chap. 17 et 18).

Marie Bellanger vient lui demander de l'argent pour libérer Dourdan, soupçonné de faux-monnayage, mais il n'a pas les moyens de lui venir en aide, et même s'il les avait, il ne risquerait pas sa position pour son ami. La situation de Langon s'est bien redressée quand il doit se justifier devant la Cour dans les premiers mois de 1935. Son secrétaire a abattu un travail colossal pour que sa plaidoirie devienne un triomphe. Quelques heures avant ce moment tant attendu, Dourdan est condamné à cinq ans de prison. Langon réussit brillamment son retour en grâce, sa victoire ouvre les portes du monde à Jean-Luc et clôt la première partie.

Début 1939, Jean-Luc se rend une dernière fois à la maison du Vésinet, mise en vente par la famille qui emménage à Riom. José, son petit frère âgé de dix-huit ans, étouffe dans le cocon familial et brûle de devenir à son tour le « Daguerne qui réussit ». Il règle son pas sur celui de son aîné, déjà plus sceptique quant à la « réussite » : la route lui paraît encore bien plus longue, il envie la jeunesse de son cadet (chap. 1 et 2). Il voit depuis quelque temps Marie Bellanger, qu'il rencontra par hasard à Montparnasse, et se sent attirée par son calme et sa mélancolie, jusqu'à éprouver de l'amour quand elle lui fait l'aveu de sa tristesse au début du printemps, mais il se cache encore son sentiment (chap. 3 et 5).

L'appartement des Daguerne, où se nouent et se défont les alliances politiques, est la preuve de sa réussite, mais il est odieusement désagréable les soirs où ils ne reçoivent pas. Les deux conjoints se détestent cordialement, et tâchent de s'ignorer, mais cela ne leur sera plus possible quand Jean-Luc percera à jour la liaison de son épouse avec Langon. Le couple se querelle ; Jean-Luc propose le divorce et laisse la garde de l'enfant à Édith. Il pense à se libérer de Langon, à voler de ses propres ailes, car il « désire désormais la réussite sentimentale autant que matérielle » (p. 166) et risque tôt au tard d'entrer en concurrence avec lui. Lui donner Édith serait une « bonne fin d'intrigue », déduit-il cyniquement. Au terme d'un déjeuner où il s'est plu à anticiper les réponses de Langon, il lui laisse Édith, et met un terme amical à leur partenariat (chap. 4, 6, 7 et 8).

· *La liaison avec Marie Bellanger et la libération de Dourdan.*

Marie se donne à Jean-Luc un soir de printemps où elle se sent particulièrement seule. Ils se voient plus souvent et couchent régulièrement ensemble, sans que Marie lui montre autre chose que de l'affection, sincère, mais lucide sur les priorités de son amant. Le départ d'Édith et de son fils au début de l'été affaiblit quelque peu sa position : son foyer l'avait « solidement ancré dans la vie » (p. 175) et, seul, il se voit « semblable au petit Jean-Luc Daguerne d'autrefois ». La trêve estivale lui donne le temps de se consacrer à Marie, qui décidément le fascine. Il s'étonne de trouver le bonheur avec cette « maîtresse inconnue » dont le caractère est si éloigné du sien. Il jouit de la paix qu'il ne « trouvait qu'entre ses bras », et croit qu'un jour, elle l'aimera (chap. 9 et 10)

La libération de Dourdan en septembre sonne le glas de cette période heureuse. Marie rencontre une dernière fois Jean-Luc au quai d'Orsay, encore une gare à l'époque. Il l'attend aussi anxieusement que l'appel d'Édith il y a plusieurs années. Quand il la retrouve, elle lui explique qu'elle part retrouver Dourdan, interdit de séjour à Paris. Pour la première fois depuis longtemps, Jean-Luc est ému par une personne. Il lui avoue son amour, promet de faire son bonheur, mais elle ne l'écoute pas. Alors que le train part, elle lui conseille de l'oublier (chap. 11).

« Jean-Luc se rejeta avec désespoir dans les intrigues de la politique » (p. 182). Mais il a perdu la « joie aiguë » qu'elles lui procuraient par le passé. Il est rattrapé par tout ce dont il croyait ne pas avoir besoin. Prenant son parti, il part à la recherche de Dourdan, le retrouve et lui propose son soutien. Son ancien ami le refuse, lui demande de partir. Jean-Luc accompagné par Marie réitère son offre. Il en récoltera les fruits deux mois plus tard, à la fin de l'année 1939, quand, malade, elle le pria de trouver un travail pour son mari. Épuisée par la route, elle se repose chez lui quand José lui rend visite, plus ambitieux que jamais, avant qu'il se compromette avec Édith. Très amer, Jean-Luc se réjouit à l'idée que tous les hommes répètent les mêmes erreurs (chap. 12 à 15)

- **Élément réparateur : le départ définitif de Marie et l'abandon de la vie politique (chap. 16 à 19)**

Quatre mois plus tard, il reçoit un télégramme de Marie l'informant de son départ à l'étranger. Il se déplace jusqu'à la petite ville de campagne où ils habitent, explique à Dourdan ses sentiments, lui démontre que Marie ne sera jamais heureuse avec elle. Échec, querelle bruyante, scandale qui, cumulé à l'influence insidieuse de Langon qu'Édith a parvenu à retourner contre lui, lui ôte toute chance de succès aux élections à venir. N'ayant plus la volonté de se battre, il cède sa place à Cottu, bientôt élu. Le 12 (avril? mai?), le jour du départ du paquebot que prendront les Dourdan vers l'Amérique du Sud, il est à Bordeaux, et espère que Marie viendra le retrouver, une dernière fois, pour lui donner non pas du bonheur, mais un instant d'oubli.

- **Situation finale : lassitude complète et suicide (dernier chapitre)**

Jean-Luc a échoué aussi bien en politique qu'en amour. Trois semaines plus tard, il explique à José que le plus grand obstacle à l'ambition n'est pas le monde, mais soi-même. Lassé de tout, il se suicide, et meurt sans un bruit dans les bras de son frère.

Schéma actanciel

- **Sujet :** Jean-Luc Daguerne.
- **Objet :** la réussite, matérielle d'abord, associée à la réussite sentimentale, puis uniquement sentimentale. Le changement d'objet est la cause du suicide de Jean-Luc : il aurait pu se débattre et gagner encore (chap. 18) mais il n'en a plus l'envie.
- **Adjuvants :** Abel et Édith Sarlat, qui lui feront bien malgré eux office de marchepied ; Abel l'aidera bien avec son suicide ; Dourdan encourage son ami à suivre l'obscur voie de l'arri-visme ; Langon, bien sûr, qui lui ouvrira bien des portes.
- **Opposants :** tous les adjuvants se retournent contre lui. Les Sarlat sont ses premiers oppo-sants. Abel s'efforce de l'isoler des fréquentations influentes de sa maison. Plus tard, Édith, son « ennemi » depuis le chapitre 7, persuadera Langon de le gêner. L'influence du politique se fera sentir insidieusement à travers Lesourd et Cottu. Ceux-ci sont moins de véritables opposants que des girouettes, promptes à se ranger du côté du plus fort. Dourdan, jaloux et peu enclin à partager son bonheur, le repoussera. Marie semble être le principal opposant ; jamais elle ne lui donnera l'amour qu'il désire tant, et qu'elle lui fait miroiter, non par ses paroles mais par son caractère. Mais le pire ennemi de Daguerne n'est autre que lui-même. La froideur de José au chapitre 15 lui inspire cette réflexion : « ... je suis la proie du plus lâche amour. Non pas de l'amour, mais de moi-même, de tout ce que je n'ai pas eu, de tout ce que j'ai repoussé, de tout ce qui m'a paru honteux et bas, et qui l'était en effet [...] [ce] sentiment méprisable est plus fort que moi » (p. 198). Daguerne est victime d'un désir irrépissible dont il a honte, et qu'il ne peut pas satisfaire. En route pour le suicide.

- **Émetteur** : un écho de plus à Golder. La vie de Daguerne pourrait édifier son petit frère et le persuader de la vanité de son objectif. Mais il lui cache ses souffrances, convaincu qu'il ne pourra pas comprendre ses choix sans y être lui-même confronté.
- **Destinataire** : José.

Remarques générales

- Némirovsky alterne scènes, résumés et ellipses. Cela est particulièrement frappant dans *David Golder*, où des scènes réparties sur quelques journées déterminent une action qui s'étend sur un an, alors que le résumé des six mois de vie parisienne n'a presque aucune influence sur le récit. Golder étant un homme fait, il prend rapidement son parti sans avoir besoin de longs moments d'introspection. Les scènes ne révèlent que peu de choses sur les personnages; elles illustrent leurs descriptions lapidaires et peu flatteuses (Gloria et Joyce sont des « grues », Golder un « brutal » et un « parvenu ») et ne sont que l'occasion d'exprimer leurs désirs. L'approche de la mort rompt la monotonie de la vie de Golder. Seules sa maladie et les visites de Joyce font progresser le récit, qui se résume à l'acceptation de son « destin ».

Les résumés gagnent en importance dans *La Proie*. Ils correspondent aux périodes de croissance des passions chez Jean-Luc, que ce soit pendant qu'il assiste Langon fin 1934 ou à l'été 1939 avec Marie, tandis que la grande ellipse entre les deux parties prépare son désintérêt progressif pour la politique. Les scènes concluent ces mouvements et en ouvrent d'autres, l'échec final du protagoniste venant de ce qu'il n'arrive pas à oublier Marie.

- L'organisation en chapitres correspondant chacun à un résumé ou une scène est remarquable. Permettant à la fois d'isoler les événements et de comprendre leurs intrications, elle facilitera grandement l'analyse de la structure et la lecture des élèves.

- Chaque roman présente des scènes récurrentes. Nous avons vu que les visites de Joyce décident par deux fois son père à reprendre les affaires. Le chapitre 23, où Gloria accuse une dernière fois son mari d'avoir voulu lui nuire, fait écho à la visite de Golder à la veuve Marcus au chapitre 5, qui récrimine aussi contre le trépassé. Gloria note justement qu'il s'est « enterré vivant », et ce choix contre nature sera remis en cause deux chapitres plus loin.

Jean-Luc aime Marie comme il aimait Édith; le départ de son amante au chapitre 11 après une attente anxieuse répond au chapitre 4 de la première partie, où il attendit tout aussi anxieusement l'appel de sa belle. La symétrie illustre l'impossibilité du protagoniste d'accéder à la « réussite sentimentale ». Enfin, les deux épilogues se font écho : Golder/Jean-Luc meurt devant le jeune juif/José. Dans le premier, le destin malheureux semble réservé aux juifs, comme en témoigne Golder et Soifer, qui mourra seul et haï par sa famille, « accomplissant ainsi jusqu'au bout l'incompréhensible destin de tout bon juif sur cette terre » (p. 141). *La Proie* étend la leçon à toute la jeunesse à venir, mais Jean-Luc ne croit pas que sa mort pourra servir à dissuader son frère d'assécher son cœur. L'homme est condamné à l'erreur car il ne peut transmettre son expérience.

- La trame narrative ne laisse aucune place au hasard, les épisodes se succèdent avec une logique imparable. Pour ne donner qu'un exemple, la libération de Dourdan au chapitre 11 de la seconde partie était prévue depuis le chapitre 19, où est prononcée sa peine de cinq ans de prison. Les personnages sont emportés par le cours des événements – cela vaut surtout pour Jean-Luc, dès qu'il perd « l'instinct profond de modeler [sa] destinée » (p. 166), mais Golder ne fera rien pour éviter la venue pourtant prévisible de Joyce – ce qui fait de la fatalité un principe de composition.

Regards sur la société de l'entre-deux-guerres

Ces romans sont en premier lieu des portraits. La société est toujours vue à travers les yeux des protagonistes ou ceux de leur entourage. Le narrateur omniscient à l'œuvre ici ne donne pas plus dans le pathétique du Zola de *L'Assommoir* que dans la malice d'un narrateur balzacien mêlant ses avis à ceux de ses personnages. Il reste neutre.

Les observations de *David Golder* se limitent au milieu de la haute finance, dont la propriété de Biarritz apparaît comme un microcosme. Elles prennent parfois la forme de réflexions lapidaires qui viennent à Golder à l'occasion de la mort de Marcus, de son arrivée de Biarritz ou de sa rencontre avec le juif sur le bateau pour Istanbul. Mais le plus souvent, le lecteur les déduit du comportement des personnages au cours de leurs confrontations. L'auteur lui offre par ce biais un panorama des types qui l'habitent et des rapports qui les lient.

La finance apparaît comme un milieu dynamique et ouvert. Les fortunes se font et se défont au gré d'alliances et d'intrigues perpétuelles. Marcus et Golder ont plusieurs fois « tout perdu » et se sont toujours relevés par un regain de travail et de persévérance. C'est ainsi que le jeune Golder s'est fait un nom. Parti de Moscou quand il n'était qu'un « petit juif maigre » de dix-huit ans, il s'installe un temps à la ville portuaire de l'avant-dernier chapitre, où il fait la connaissance de Gloria. De là, il voyage de par le monde afin de trouver des opportunités, et gagne beaucoup d'argent, « pour la première fois » dans un projet de construction de chemin de fer dans l'Ouest américain, trente ans après son départ. Le petit juif rêve de vivre les mêmes expériences que son aîné, et pour peu qu'il ait de la volonté, il parviendra à devenir riche. Mais Golder désabusé lâche que la fortune tant désirée ne vaut « guère mieux » que les peines subies à l'obtenir.

Elle ne procure pas le repos, bien au contraire. Golder doit travailler toujours plus pour se maintenir. Il lui faut résister à l'appétit vorace de l'Amrum et des entreprises nouvelles se moquant bien de la loyauté et de l'honneur, se méfier de concurrents potentiels à l'image de Fischl « aux mains d'assassin », surmonter les pièges tendus par les négociateurs retors du gouvernement soviétique, alors que de nouvelles lois « sur les accords pétrolières » entravent son action et que son associé Marcus monte des affaires dans son dos. Seul le vieux Tübingen semble digne de confiance... car leur association est productive. Sa demeure de Biarritz n'est pas non plus un refuge, il n'y séjourne que de temps en temps en « étranger ». Pire, il peut y mesurer à loisir la vanité de ses efforts, lui dont la lucidité et la perspicacité sont les qualités premières. « Tous les escrocs, les souteneurs, les vieilles grues de la terre », se réunissent pour manger son bien. « L'aventurier » Hoyos, le jeune Alec, entretenus à domicile le considèrent le premier avec ironie, le deuxième avec une « timidité arrogante ». Les relations avec sa famille, baignant dans un climat de suspicion constante (« David, comment vont les affaires ? »), ne sont pas meilleures. Gloria et sa fille n'ont que le mot « argent » à la bouche. Elles ne se soucient de sa santé ou de son moral que dans la mesure où les fonds qu'elles peuvent lui soutirer en sont affectés. L'égoïsme de Gloria s'est imprimé dans son allure, ses mouvements sont « carnassiers », son expression « animale ». Joyce, elle, saute sur ses genoux, se blottit contre lui avant de lui demander de l'argent, consciente que ces quelques gestes satisfont, pour un bref moment, son besoin d'affection, et qu'alors il ne peut rien lui refuser.

Tous trois illustrent le pouvoir corrupteur de l'argent. Les mensonges grossiers de Gloria sur sa situation dévoilent de manière burlesque si elle n'était pas cruelle l'ampleur pathologique de son désir d'argent. A ce simple mot, elle se raidit, déverse des tombereaux de sarcasmes sur son mari, insiste avec virulence sur son amour insensé pour une fille ingrate, ou sur sa lâche peur de la mort. Golder lui-même porte un regard de comptable sur le monde. La villa de Biarritz est avant tout « de l'argent bien placé ». Gloria confesse à Hoyos que jamais il n'a ressenti le moindre amour pour elle, toujours « glacé et dur ». Fischl le surnomme « Caïn », car il a plus d'une fois poussé au suicide des concurrents – et des associés – sans rien regretter, même au seuil de la mort. Joyce, enfin, est l'incarnation triomphante de l'égoïsme, le produit le plus pur d'une société régie par l'argent, incapable ne serait-ce que « de couper du pain » (p. 130), totalement insouciuse de l'état de son père, vivant dans l'instant et pour l'instant, désirant tout et ne réalisant le prix de rien.

La quête effrénée d'argent de ces trois personnages ne manquera pas de les mener à leur perte. Il faut être croyant comme Tübingen pour ne pas perdre espoir.

D'une portée plus générale, *La Proie* dégage les effets de la crise boursière sur la jeunesse populaire et la sphère politique. La peinture de la société se fait moins par des dialogues que par des descriptions, des portraits (le premier chapitre 12 en est le meilleur exemple) et des analyses (premier chapitre 4) presque toutes prises en charge par Jean-Luc. La pluralité des points de vue de *David Golder* disparaît au profit de la perception d'un seul.

Jean-Luc est érigé en modèle de cette jeunesse populaire rassemblant des « garçons pareils à lui, aussi forts, aussi intelligents, aussi démunis de tout », menant la même vie que lui, et habités du même désir invincible de pouvoir et de liberté qui se repaît de toutes les difficultés. L'économie tourne au ralenti depuis le lundi noir? Ils redoublent d'efforts, enchaînent les métiers ingrats, travaillent dans l'urgence et dans tous les domaines possibles. Jean-Luc a lavé des voitures, traduit des romans, donné des leçons. Demain, il vendra des modèles d'aspirateurs et des boîtes de savon pour payer ses études et aider sa famille. Il ne délaisse pas pour autant son ami Dourdan, avec lequel il « s'enivre de politique jusqu'au matin », après avoir passé la soirée avec Édith. Jouissant de toute l'énergie de sa jeunesse, il rêve de ramasser des « morceaux du vieux monde ». Mais, lucide, il sait que cela ne sera pas chose facile.

Le krach a bouleversé l'organisation du pouvoir. L'argent n'assure plus l'assise solide sur laquelle les aînés bâtissaient il y a peu leurs empires. Le temps de Golder offrait bien plus de perspectives. Maintenant que le pouvoir a déserté la haute finance, il est revenu entre les mains des politiciens. Le sésame de ce milieu très fermé porte le nom de « relations ». « Tout s'aplanissait, s'adoucissait, s'entrouvrait » pour ceux qui avaient la faveur des Langon, des Lesourd... Jean-Luc se rapprochera de leur cercle en entrant de force dans la famille Sarlat, mais sans succès. Jusqu'à ce qu'il devine ce que cache la proposition de Cottu (chap. 15) et échange l'information à Langon contre une place à ses côtés. Là, il étendra sa connaissance du monde. Ce qu'il voit confirme sa lecture de la société des chapitres 3 et 4. Il observera que la familiarité et la politesse des rapports, les flatteries, ne sont que de circonstance. Le « bon Langon » est « écouté avec un mélange de flagornerie apparente et de moquerie cachée » pour sa fonction de ministre. Cottu n'hésitera pas à comploter contre lui, son patron, pour s'avancer et Lesourd, son opposant dans la première partie, se rangera à ses côtés ultérieurement. Ce dernier oubliera bientôt son immense dette envers Jean-Luc sous les assauts discrets mais constants d'Édith. Chacun travaille pour soi, et le protagoniste incorpore très vite la règle, comme en témoigne son mariage d'intérêt, son « tremplin », son indifférence à l'égard de son fils, son désintéret pour Dourdan.

Cette atmosphère n'est pas sans évoquer celle de *David Golder*. Le lecteur retrouve chez Jean-Luc l'individualisme d'une Gloria. Toutefois, la leçon de *La Proie* est encore plus amère. Golder part avec le sentiment d'avoir fait tout ce qu'il a pu pour subvenir aux besoins de Joyce, et paiera jusqu'au bout en confiant son portefeuille au jeune juif. Sa mort est un accomplissement. Le suicide de Jean-Luc n'est en revanche que la sanction de son complet échec. Son décès, comme sa vie, n'ont été utiles à personne.

Figures balzaciennes

Le père Goriot et David Golder, pleins d'amour pour leurs filles, se tuent pour elles. Également désireux de faire leur bonheur, ils diffèrent par leur manière. Ils ne puisent pas leur amour dans la même source. Goriot reporta « l'admiration religieuse, l'amour sans bornes » que lui inspirait sa femme sur ses deux filles quand elle passa. S'associent en lui l'affection du père, la passion de l'amant et le zèle du fanatique. Son amour est une idée fixe, ne connaissant aucune mesure, dévorante. Golder voit dans sa fille « un morceau » de lui, la seule chose qu'il « possédait » sur terre, et qui pourtant lui échappe. Il essaiera de l'attraper, puis la laissera revenir à lui, et comprendra enfin que quoi qu'il fasse, il ne pourra lui résister, car il ressent pour elle une affection inconditionnée.

Tous deux ont choyé leur progéniture. Goriot ne lui refusait rien, ses filles « avaient voiture à quinze ans », furent formées aux usages par une dame du monde raffinée et subtile, elles purent même choisir leur mari. De son côté, Joyce s'écrie : « J'ai toujours eu ce que je voulais au

monde ! » Au moment du récit, les filles gâtées ne paient pas leurs pères en retour. Golder essaye d'obtenir quelques mots tendres de sa fille en retardant le moment où il ouvre son portefeuille, en jouant l'idiot ; Goriot guette leur passage aux Champs-Élysées pour être gratifié d'un sourire, d'un regard, pas plus. Il s'en satisfait et veut croire qu'elles seraient prodigues de petites attentions si elles n'en étaient pas empêchées par leurs maris. Le financier est plus lucide. Il se répète souvent que sa fille est une « grue », ne le cajolant que dans le besoin. Pourtant, il espère encore être accueilli à Biarritz par un beau sourire, donné sans arrière-pensée.

Le roman de Balzac regorge d'avis, de descriptions, de commentaires sur la passion de Goriot, venant d'esprits aussi perspicaces que la duchesse de Langeais, la vicomtesse de Beauséant, Vautrin, Rastignac, tous confirmés par l'intéressé. Son comportement le plus original est son fétichisme, digne du « plus jeune et du plus tendre amant ». Il respire avec envie la première lettre que Rastignac reçoit de Delphine (« ses doigts ont touché ça ») et voudra garder le gilet du jeune homme sur lequel elle a posé la tête. Il manque de s'évanouir d'aise à l'écoute des comptes rendus enthousiastes du jeune homme après les réceptions où il vit ses filles ; d'ailleurs, sa sympathie pour Rastignac vient du fait qu'il côtoie Delphine. Il ne désire rien d'autre que de pouvoir se frotter à leur robe, se blottir à leurs pieds et en sentir la chaleur. Il les guette comme nous l'avons vu, se fait introduire chez elles par leur domestique, qui lui apprennent leurs derniers états d'âme, dont il est grandement affecté. En effet, sa santé est étroitement liée à l'humeur de ses filles. Heureuses, il rayonne. Mais la querelle d'Anastasie et de Delphine sera l'événement « extraordinaire » à l'origine de la congestion séreuse qui lui coûtera la vie. Même sans la dispute, il aurait « flairé » la détresse de sa fille aînée, car comme le note Rastignac, « il s'élevait jusqu'au sublime de la nature canine » par son incroyable capacité à percevoir la plus infime émotion cachée derrière les attitudes les plus neutres, comme Vautrin lit au fond de l'âme d'un seul regard. Mais ce don ne s'applique qu'à ce qui concerne ses deux filles. Cela mis à part, il passe pour le dernier des abrutis, « incapable de comprendre un raisonnement ». Le commerce de pâtes avait pris toute son intelligence, ses filles héritent de tout son sentiment.

Némirovsky limite au contraire les manifestations d'amour paternel à la portion congrue : le cœur de Golder palpite douloureusement à l'approche de sa fille, comme à celle de chaque victoire en finance, soulignant la concurrence de deux passions antagonistes. Celle-ci ne sera jamais très intense, le vrai combat opposant l'amour du père à l'égoïsme de Joyce. Golder la repoussera une fois, mais cédera au chapitre 26, où est concentrée toute l'intensité dramatique du choix décisif entre l'amour et la vie.

L'amour culmine dans le sacrifice. Golder hésite peu. Par fierté, par orgueil, il refuse de céder sa fille à un concurrent, et choisit délibérément de se suicider pour sa fille, quoi qu'il soit convaincu de l'inutilité de son geste, en reprenant l'affaire de Tübingen. Joyce est la raison qu'il lui fallait pour accepter son destin d'éternel débiteur, celui de « tout bon juif ». L'amour paternel irrésistible s'inscrit ici dans un dessein supérieur. Le sacrifice du père Goriot est plus progressif. L'ancien vermicellier se dépouillera de son bien en plus de quatre ans, au fil des pressants besoins d'argent de ses filles. Sa déchéance est totale, à la fois matérielle (symbolisée inversement par son ascension dans la pension), sociale (de « monsieur » à « père ») et physique (il vieillit de vingt ans sans son maquillage), mais il ne la ressent pas comme telle. « Ma vie à moi est dans mes deux filles. Si elles s'amuse, si elles sont heureuses, bravement mises, qu'importe de quel drap je sois vêtu ? » Stéphane Vachon résume dans sa préface à l'édition du Livre de Poche : « Goriot vit de sa dépossession – il vivra tant qu'il pourra donner. » Par cet aspect, il est proche du roi Lear de Shakespeare, persuadé d'être deux fois plus puissant et plus aimé après avoir légué tous ses pouvoirs à ses filles. Ces deux personnages vivent à travers leurs filles. On comprend pourquoi Goriot affirme avoir compris Dieu en étant père : il dépasse sa condition d'homme.

Selon le mot du narrateur, Goriot est le « Christ de la Paternité ». Il mourra après avoir tout donné à ses deux enfants, et aura racheté leurs fautes – leurs dépenses excessives – par sa vie. La formule, aussi maladroite qu'elle soit, vaut aussi pour Golder. Toutefois, ce dernier espère peu de son sacrifice, tout au plus quelques mois de sécurité pour Joyce, avant un mariage

d'intérêt. La mort de Goriot est au contraire une promesse de succès, celui de Rastignac, fermement décidé à prendre Paris.

Le Père Goriot s'achève sur la résolution d'Eugène de Rastignac de faire de Paris le théâtre de ses succès. Son éducation mondaine est alors terminée. Nous pouvons comparer son itinéraire à celui de Jean-Luc Daguerne jusqu'à ce qu'il s'ouvre les portes de la politique au chapitre 20.

Rastignac monte à Paris en 1818 avec la ferme intention de réussir. Il fait partie de ces jeunes gens qui « se préparent une belle destinée en calculant déjà la portée de leurs études, et les adaptant par avance au mouvement futur de la société pour mieux la pressurer ». Le jeune homme paraît pour le moins pratique, mais l'apparent cynisme de son ambition est mû par sa conscience de porter tous les espoirs de sa famille, d'une noblesse ancienne mais pauvre. La découverte du luxe parisien lui fera abandonner d'austères études de droit et concentrer tous ses efforts à la recherche d'un moyen de pénétrer le Paris compris entre « la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides ». Son ascendance en fait un cousin de la vicomtesse de Beauséant, qu'il charmera par sa jovialité de méridional (au sens balzacien d'homme né au sud de la Loire), son esprit et sa sincérité. Elle sera un de ses mentors. Daguerne n'en aura pas. Il décryptera la société et ses usages par sa seule expérience, aidé par un solide sens de l'observation. Il désire avant toute chose son indépendance, se faire « le maître de [sa] vie », loin d'une famille misérable résidant dans une région sinistre. La richesse ne l'attire pas, mais bien plutôt une vie simple au côté d'Édith, et s'il « fallait vivre misérablement, tant pis ». La trahison de son amante renversera tous ses projets. La conquête du monde est chez lui une vengeance, qu'il accomplira avec une volonté inébranlable.

« Voilà le carrefour de la vie jeune homme, choisissez », dira Vautrin à Rastignac. Bien qu'évoluant dans des époques et des milieux différents, l'alternative entre le vice et la vertu se pose également aux deux ambitieux. Ils emprunteront des voies différentes. Jean-Luc appliquera « sans un atome de tendresse » ses théories sur Édith, trouvant en elle le plaisir de la possession, la joie de la domination, et le ticket d'entrée pour la famille Sarlat recevant dans son salon les politiciens en vue, bref la somme de tous les plaisirs de la vengeance. Dès le commencement de leur nouvelle relation, « chacun [voulut] duper l'autre ». La lutte commence dans l'intime. Jean-Luc prendra également ses distances avec Dourdan pour éviter de compromettre Langon et lui-même dans un moment délicat, et son ami sera condamné à cinq ans de réclusion. Enfin, il constate tristement « n'avoir jamais pris en considération l'existence » de son fils, qui ne fut que l'instrument obligeant Abel Sarlat à le reconnaître pour gendre. Au terme de son apprentissage, Jean-Luc « étouffe en lui les derniers mouvements de la jeunesse », il arrive à la maturité par un double meurtre, celui de sa spontanéité et de sa sensibilité. Considérant l'ensemble de l'humanité comme un tremplin potentiel, il s'en isole, et réalisera à quel point la solitude est insupportable lorsqu'il essuiera ses premiers échecs. Rastignac, lui, reconnaîtra toujours ses dettes. Il pleure de joie en lisant les lettres de sa mère et de ses sœurs qui lui offrent toutes leurs économies sans le questionner, sans réclamer, en toute confiance. Il leur répondra rapidement. À la vicomtesse de Beauséant, un des plus brillants esprits de Saint-Germain, il paraîtra « bon et noble ». Il suivra son affection pour Goriot au risque de lasser Delphine. Il remboursera exactement Vautrin, malgré son dégoût pour « le féroce logicien ». La proposition criminelle de ce Méphisto du bague avait déjà bien rongé sa volonté, quand son arrestation opportune et l'amour de Delphine le sauvent d'un mariage avantageux, mais sans amour, qui aurait peut-être éteint sa flamme, et fait de lui l'élève de Vautrin.

Rastignac réussit en s'attachant sincèrement à ceux qui peuvent l'aider, alors que Jean-Luc manipule ses obligés comme des pions. Celui-ci se renie quand le premier grandit. Il y a entre eux deux l'écart qui sépare l'arriviste de l'ambitieux.

Mathieu BAYEUIL